

Alexandre Laferrière
Artisan de l'ombre

François D. Prud'homme

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73387ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Prud'homme, F. D. (2015). Alexandre Laferrière : artisan de l'ombre. *Séquences*, (294), 9–9.

Alexandre Laferrière

Artisan de l'ombre

Pour le 60^e anniversaire de Séquences, nous avons voulu aborder le film qui a remporté le prix du Meilleur long métrage canadien au Festival international du film de Toronto (TIFF), **Félix et Meira**, en rapportant les commentaires d'un artisan de l'ombre : le scénariste Alexandre Laferrière qui a coscénarisé les films précédents de Maxime Giroux.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS D. PRUD'HOMME

Quelle a été l'idée de départ de Félix et Meira ? Qu'est-ce qui vous a donné envie de réconcilier ces deux solitudes du Mile End, le temps d'un film ?

J'avais des préjugés évidemment ! J'habite dans le Mile End, mais ça m'a toujours intrigué. Bref, un beau jour de printemps, c'était une belle journée ensoleillée, et on regardait les filles au Café Olimpico avec Maxime [Giroux]. Il y avait de belles Juives hassidiques, vraiment très jolies, et Maxime est arrivé avec cette idée-là : « T'imagines-tu un film qui raconterait une histoire d'amour impossible entre un franco catholique, mais athée – parce qu'on est tous un peu athées, de nos jours –, un peu hurluberlu, et une Juive hassidique qui est aux prises avec sa communauté ? ». Tout de suite ça m'a inspiré ; c'est quand même envoûtant comme idée ! Non seulement elle offre plusieurs possibilités dramatiques, mais l'amour impossible, ça marche toujours au cinéma, au théâtre, etc.



Alexandre Laferrière

Dans une entrevue donnée au journal Voir en octobre dernier, Maxime Giroux avouait : « Au départ, on avait écrit quelque chose de plus comique, un peu loufoque. Mais, en discutant avec les acteurs, on s'est aperçus que c'était une posture intenable. » Est-ce que cette posture intenable vous a nuï dans l'écriture ?

Au début, c'est vrai qu'on voulait aller vers quelque chose de plus léger que nos précédents films, **Demain** (2008) et **Jo pour Jonathan** (2010), mais on s'est rendu compte – en cours de processus – qu'on s'attaquait à un sujet très lourd, même si on trouvait intéressant de baser notre univers à partir de deux personnages qui sont marginaux à leur façon dans

leur communauté respective, parce que Meira est quand même marginale pour ce genre d'univers.

Le fait d'aborder le sujet de façon plus naïve au départ nous a donné comme un élan ; ça nous a aidés, d'une certaine façon, de vouloir d'abord écrire une comédie dramatique. Si on avait pris ça trop au sérieux à la base, je pense qu'on aurait bloqué ; on aurait eu peur de se lancer corps et âme dans la création de personnages plus frivoles, plus libres et de les mettre en scène dans un récit en apparence aussi invraisemblable. Mais nous on se disait : c'est ça, le cinéma ! On était vraiment dans cette optique-là : au cinéma, tout est possible !

Comment s'est établi votre premier contact avec la communauté hassidique ?

C'était pas nécessairement facile au départ, mais la rencontre avec Luzer Twersky, l'acteur qui incarne Shulem (le mari de Meira), nous a vraiment ouvert des portes. Il est d'ailleurs un ancien Juif hassidique qui a quitté sa communauté, sa femme et ses enfants pour aller vivre à Los Angeles et tenter sa chance comme acteur. Il nous a présenté son frère et, comme il parle yiddish, on a réussi à infiltrer la communauté à travers lui. Une autre difficulté qu'on a rencontrée était de trouver le ton juste. On ne voulait pas être trop sévères à leur endroit ; on voulait les critiquer, mais aussi nous critiquer, nous les Québécois, notre société, comme communauté.

Étant donné la fin du film, ainsi que certaines indéterminations dans le récit, considères-tu Félix et Meira comme un film « ouvert » ?

Notre point de vue était que ces deux communautés [québécoise et hassidique] peuvent cohabiter, sans nécessairement s'intégrer ensemble ; apprendre à connaître l'autre en gardant à l'esprit que ça n'ira probablement pas plus loin que ça : il y a quand même une frontière qui existe et il faut l'accepter. C'est un peu vers ça qu'on voulait aller. C'est pour ça qu'à la fin, on sent une espèce d'équilibre un peu précaire ; on sent que ce couple-là peut fonctionner, mais pas nécessairement à long terme. Pour Meira, sa communauté reste en elle, comme pour Félix, et ils ne peuvent pas se comprendre totalement l'un et l'autre. Il s'est créé comme une zone grise entre les deux, ou une zone blanche, et cette zone-là est beaucoup plus présente qu'on le pensait. Disons qu'on ne pensait pas qu'il y aurait autant de questions sur la symbolique de la fin. ☺